

HISTOIRE, GEOGRAPHIE ET GEOPOLITIQUE DU MONDE CONTEMPORAIN 2008
(épreuve n°266)

Epreuve conçue par ESCP-EAP

Voie scientifique

	NBRE CANDIDATS	MOYENNES	ECARTS-TYPE
RESULTATS GLOBAUX	3 858	9,83	3,60

VOIES PREPARATOIRES			
Scientifique	3 858	9,83	3,60

ECOLES UTILISATRICES			
HEC	2 156	10,75	3,56
ESCP-EAP	2 577	10,54	3,54
EM Lyon	3 040	10,32	3,56
EDHEC	3 271	10,19	3,53
AUDENCIA Nantes	3 196	10,11	3,53
CERAM Sophia-Antipolis	1 581	8,75	3,30
ESC Amiens	288	7,66	3,24
ESC Bretagne Brest	180	7,62	3,33
ESC Clermont	1 397	8,44	3,32
ESC Dijon	1 397	8,44	3,32
ESC Grenoble (GEM)	2 955	9,93	3,50
ESC Lille	2 154	9,24	3,38
ESC Pau	518	8,08	3,24
ESC Rennes	1 397	8,44	3,32
IECS Strasbourg	754	8,37	3,26
INT Management	883	8,52	3,18
ENAss (option Histoire-géographie, Economie)	18	9,67	3,06
ISC	810	8,42	3,34

Sujet : Que reste-t-il aujourd'hui du clivage Nord-Sud ?

L'originalité, mais aussi toute la difficulté de cette épreuve, sont dans son libellé même. Celle-ci est en effet hybride. Elle n'invite pas à penser les faits à travers trois grilles de lecture successives (celles de l'histoire, de la géographie et de la géopolitique), mais à travers une seule grille, globale, aux multiples entrées, qui articule ces matières solidement ensemble. En ce sens, la démarche attendue est résolument géohistorique.

Cet exercice intellectuel ne va pas de soit. Si certains candidats n'arrivent toujours pas à se départir d'une seule discipline de référence (généralement l'histoire) et à ses réflexes intellectuels, la grande majorité d'entre eux en revanche a compris le principe de cette approche hybride. Les meilleures copies de 2008 en sont à cet égard tout à fait représentatives.

Le sujet proposé en 2008 pour l'option scientifique était large et couvrait l'ensemble du programme des deux années de préparation. Sujet de synthèse par excellence, il répondait au principe de la transversalité souhaité par les concepteurs du programme. Il est donc essentiel de rappeler que les révisions des candidats ne doivent surtout pas faire l'impasse sur la première année, comme cela a pu être observé dans certaines copies.

Rares ont été les copies blanches. Manifestement, tous les candidats avaient quelque chose à dire. Les thématiques auxquelles le sujet faisait explicitement référence ont été en effet étudiées à maintes reprises sous des formes différentes au cours des deux années de préparation, soit de manière générale, soit sous la forme d'exemples régionaux dans lesquels il fallait puiser à bon escient.

La compréhension du sujet ne présentait a priori aucune difficulté. Les termes méritaient cependant d'être clairement définis afin d'éviter les hors sujets. Malgré leur simplicité apparente, ils invitaient en effet à bien des nuances.

Le terme de « clivage » notamment, au centre même de la problématique du sujet posé, a rarement été défini en tant que tel et c'est dommage, car il ne se ramène pas aux seuls « rapports » Nord-Sud. La notion de contraste lui est également implicitement associée. Sans définition explicite, nombre de copies se sont bornées à une simple discussion autour du rattrapage des pays du sud (le fil directeur est alors celui du retard et de son comblement), et encore sous le seul angle de l'économie et des pays émergents. Il n'était pas inutile non plus de rappeler l'existence jusqu'au début des années 1990 d'une autre ligne de clivage majeure, Est-Ouest, qui a pour sa part disparu brutalement suite à l'effondrement du communisme.

Par définition, selon le dictionnaire Larousse, la notion de clivage renvoie à la « distinction entre deux groupes selon un certain critère ». Ce terme a été très employé durant les années 1960-1980 pour décrire la séparation du monde en deux moitiés. Il importait de s'interroger sur les vecteurs de ce clivage, mais aussi sur le moment de l'histoire où celui-ci est apparu le plus évident au point de s'imposer comme une représentation majeure (et donc objet d'instrumentalisation).

L'intérêt de ce sujet reposait précisément sur le fait qu'il invitait à s'interroger sur les représentations du monde, sur leurs assises géographiques et sur leurs évolutions sur le temps long. Il est à cet égard frappant de constater que la grande majorité des candidats a considéré que ce clivage était une donnée structurelle et indiscutable. Rares ont été ceux qui ont eu la bonne idée de le discuter, de le replacer dans le grand vent de l'histoire et de l'analyser selon les époques à la lumière d'indicateurs spécifiques (PIB, IDH, etc.) comme le suggéraient certains documents statistiques joints. Le clivage Nord-Sud ne

se ramène pas en effet à un simple face-à-face entre deux groupes de pays qui s'observent. Les interactions spatiales (flux de toutes natures, relations, etc.) et les interdépendances plus ou moins fortes ont toujours existé et évolué. Rares ont aussi été les candidats qui ont osé voir plus loin en proposant des scénarios de prospective sur les évolutions à venir à moyen et long terme.

La carte du géographe Yves Lacoste, l'un des plus illustres représentants de la géopolitique française, et proposée dans les documents d'accompagnement, a été le plus souvent ignorée, alors que son retentissement fut réellement mondial, notamment par la démarcation spectaculaire qu'elle a imposée, tel un Limes moderne, opposant un Nord et un Sud. Le succès mondial de cette représentation du monde (celle-ci a, par exemple, inspiré le rapport de Willy Brandt en 1980) s'explique d'une part par son fondement historique sur le long terme (l'idée centrale étant celle de la dépendance), d'autre part par sa matérialisation géographique selon une ligne clairement matérialisée. Cette ligne est désormais floue et contestable à bien des égards. Nombre de territoires relevant des Suds sont par exemple arrimés ou intégrés au Nord, ce qui ne signifie pas pour autant que tous les territoires des pays du Sud les plus développés ont rattrapé leur retard.

Ce clivage a naturellement évolué dans le temps, ce que beaucoup de copies ont tenté de montrer, notamment en adoptant des plans dialectiques (thèse / antithèse), en insistant sur ce qui perdure (les héritages), puis sur ce qui s'est atténué, voire a disparu dans le cas de certains pays émergents (les parties 1 et 2 ayant souvent été inversées par les candidats), sous l'action de dynamiques externes propres à la mondialisation (libéralisation de l'économie à l'échelle planétaire, aide internationale, flux d'IDE, firmes étrangères, rôle du marché, influence des bailleurs de fonds internationaux et des normes internationales, etc.) et surtout internes (rôle fondamental des Etats « développeurs », des acteurs locaux, des entrepreneurs, des politiques de long terme dans l'éducation et la formation, etc.). Souvent tentée, l'explication de la dissolution partielle de ce clivage par l'avènement de la mondialisation des années 1980-2000 s'est souvent révélée décevante. Les analyses tournent court, faute d'arguments et peinent à dépasser le niveau d'une honnête copie de terminale... L'analyse par l'évolution de la pauvreté, pourtant puissamment suggérée dans les documents d'accompagnement, a fait largement défaut.

Les formes de recomposition et de renversement de ce clivage méritaient aussi d'être analysées, par exemple sur le plan démographique (la population évolue très défavorablement au Nord dans le sens du vieillissement, contrairement aux pays du Sud), ou encore en matière de dynamique mondiale de la croissance du PIB, qui est désormais tirée par le Sud (rôles des fonds souverains, des IDE des grandes firmes originaires des pays émergents dans les pays du Nord, etc.).

Les formes de contestation de ce clivage sur le temps long (signe patent de son instrumentalisation géopolitique) n'ont fait au mieux l'objet que de très courts développements (altermondialisme au Sud et au Nord, rôle du G 20, création des Banques américaine ou asiatique du développement, etc.). Quant au discours tiers-mondiste, si influent par le passé, il a été superbement ignoré alors qu'il est tout de même à l'origine du débat sur ce clivage... L'incarnation de cette contestation dans des personnalités de premier plan depuis plus de cinq décennies a été presque totalement oubliée (Soekarno,

Nehru, Nkrumah, etc.), en dehors des seuls leaders très contemporains (Chavez, Morales, etc.).

Peu de copies ont montré les nouvelles formes de clivage apparues depuis, notamment dans le contexte de mondialisation des années 1980-2000, qui se sont selon les cas substituées ou surajoutées : clivages technologiques et numériques, suprématie de certains pays dans la R & D, affirmation de nouveaux modèles culturels par rapport au modèle occidental, multipolarité croissante du monde en lieu et place de la seule domination des Etats-Unis, apparition de nouvelles formes de pauvreté et de marginalisation dans les pays industrialisés, etc. L'une des questions importantes qu'il fallait finalement se poser était la suivante : l'analyse selon le clivage Nord-Sud reste-t-elle encore pertinente en tant que grille de lecture pour comprendre le monde contemporain ?

La notion de clivage n'a enfin été perçue par la plupart des candidats qu'à l'échelle du planisphère. Or le sujet invitait à distinguer différents niveaux scalaires (regroupements régionaux, continents, pays, régions, etc.), notamment lors du choix des exemples. L'approche d'un sujet par la diversité des échelles n'est à l'évidence pas encore devenue un réflexe chez les candidats. Elle est pourtant essentielle pour cerner un phénomène dans sa globalité, en évitant les généralisations réductrices.

Au final, ce sujet avait pour vocation de revisiter sous un angle original des thèmes souvent bien connus. Encore fallait-il prendre ce sujet pour lui-même, sans plaquer dans la dissertation des idées toutes faites et, surtout, répondre à la question posée... Les subtilités auxquelles il invitait ont rendu finalement cette épreuve très discriminante.

Outre l'absence de véritable réflexion autour de l'idée du « clivage », le jury s'est également étonné du peu de cas fait aux termes « Nord » et « Sud » qui ne sont guère définis par les candidats, comme si, là encore, ils allaient d'eux-mêmes, alors qu'ils sont moins explicites que les termes de « pays développés » et de « pays en développement ». Nombre de candidats sont partis bille en tête, sans réfléchir aux tenants et aux aboutissants du sujet, transformant volontiers le libellé en ce qu'il n'était pas (Que reste-t-il du Tiers-monde aujourd'hui ? La montée en puissance des pays du Sud). Le Nord a souvent été le grand absent des copies, dont un certain nombre ne parlent ni des Etats-Unis, ni de l'Europe, encore moins du Japon ! Certaines copies sont aussi volontiers tombées dans le piège du déterminisme géographique (« Le Sud est mal développé à cause du climat chaud »... !), comme si le sous-développement était une fatalité propre aux milieux intertropicaux (Singapour est traversé par l'Equateur ne l'oublions pas...). Quant à l'Europe orientale, elle est curieusement rangée par nombre de candidats dans le Sud, comme si elle y avait toujours appartenu... Son déclassement économique et social, suite à l'effondrement du communisme, méritait un éclaircissement.

Le primat a été systématiquement donné à l'économie. Ce n'était qu'une facette du sujet. Les aspects sociaux, démographiques, culturels et géopolitiques n'ont fait l'objet que de trop courts développements, quant ils n'ont pas été totalement oubliés. La géopolitique notamment, qui devait être en première ligne, fait généralement figure de parent pauvre. Exit les débats sur la place légitime des pays du Sud dans les grandes instances internationales, dans les équilibres diplomatiques ou militaires, etc.

Sur le plan de la méthodologie et de la forme, trop de copies ont manqué d'une problématique claire et bien charpentée dans l'introduction. Quelques questions plus ou moins bien tournées ne font pas une problématique. Le bachotage a trop souvent remplacé la réflexion personnelle.

Les plans sont généralement restés classiques ainsi que nous l'avons signalé plus haut. D'autres se sont contentés de passer en revue les grands types de clivages (économiques, politiques, sociaux et culturels). Ceux-ci se sont révélés peu efficaces en raison de l'inventaire auquel ils donnent lieu. Les plans chronologiques tentés par certains se sont révélés quant à eux peu pertinents.

Peu de copies tournent au verbiage. En revanche, le discours est assez souvent journalistique (« La Chine devient l'usine du monde et l'Inde son bureau », sans nuances et caricatural (« Le monde est de plus en plus mondialisé » ; « Les firmes sont toujours plus assoiffées de profits les unes que les autres » ; « Le sud veut se développer, le nord veut l'en empêcher » ; « La Banque de Chine veut envoyer le dollar au tapis » ; « L'Afrique, passagère clandestine de la mondialisation » ; etc.). Beaucoup de copies manquent surtout de densité, d'analyse, se contentant d'un simple récit des faits, sans évocation de chiffres ou d'exemples précis. Les termes anglo-saxons sont quelquefois si nombreux que le discours tourne au franglais (big push, basic needs, boom to burst, etc) et au jargon ! Ce défaut se cumule généralement avec la multiplication des acronymes, souvent non expliqués (BRIC, PAS, PPE, IDE, DIT, PMA, PECO, etc.).

Trop de candidats prennent enfin des libertés avec l'orthographe (cartografie, périphéries, Lybie, Brésil, Affrique, pauvreté, barile, coup de production, etc.), la syntaxe et la ponctuation. Année après année, le jury constate à cet égard une très nette dégradation qui ne s'explique pas simplement par l'absence de temps pour une relecture générale de la copie. L'ignorance des règles orthographiques les plus élémentaires (accord du participe passé conjugué avec avoir, accord du verbe en nombre et en personne avec son sujet, etc.) chez certains est patente. L'accumulation des fautes pénalise ces copies, d'une part parce qu'elle est sanctionnée au niveau de la note finale, d'autre part parce qu'elle polarise le correcteur sur la forme au détriment du fond... Fort heureusement, certains lots de copies se démarquent par leur excellente maîtrise de la langue et la qualité de leur style.

La lecture des copies de cette session 2008 invite à un certain nombre de commentaires généraux pour bien préparer cette épreuve.

L'introduction doit être soignée. La problématique choisie doit notamment apparaître avec clarté. Celle-ci se ramène hélas trop souvent à la reprise de la question posée, ce qui annonce d'emblée une copie sans relief. Quelques questions judicieuses peuvent y figurer, à condition de ne pas y répondre dès l'introduction. Le plan doit être annoncé clairement. L'introduction enfin ne doit pas être trop longue afin d'éviter les redites inutiles.

Chaque sujet se construit autour d'un plan qui lui est propre. Par paresse ou logique assurantielle, beaucoup de candidats plaquent sans discernement des morceaux

de plans étudiés durant l'année ou appris lors de leur bachotage. Ces plans passe-partout et formatés se contentent de généralités. Ils ne permettent guère à une copie de se singulariser. Il en résulte à leur lecture l'impression du déjà-vu, de la banalité et surtout de leur inadéquation au sujet posé. Des thèmes sont alors totalement oubliés. Des paragraphes entiers sont hors sujet.

Trop de candidats se contentent simplement de leurs cours, si bien que les correcteurs sont souvent amenés à corriger dans un même lot des copies ternes qui répètent invariablement les mêmes exemples, s'organisent selon le même plan, ressassent les mêmes anecdotes, citations et formules chocs. La pensée de l'étudiant doit au contraire apparaître avec évidence. La multiplication des citations passe-partout ne doit pas se substituer à l'analyse personnelle des candidats. Trop de candidats enfin ignorent l'actualité et n'y font nullement référence.

Dans cette épreuve, la carte est obligatoire (ce fait est rappelé sur le sujet de l'épreuve) et indissociable de la dissertation. Elle est notée sur 5 points. Construite tout au long de l'épreuve (et non dans les minutes qui précèdent le rendu de la copie !), elle est une construction intellectuelle qui aide le candidat dans sa réflexion, en lui évitant des oublis fâcheux, en lui inspirant des dynamiques spatiales pertinentes, des mises en relation fructueuses pour sa démonstration, etc. Elle invite naturellement à la diversification des exemples. Elle doit être citée à plusieurs reprises dans le corps du texte et ne pas être plaquée à la fin du travail comme un exercice simplement obligatoire.

La carte demande du temps dans son élaboration et sa réalisation afin de ne pas se ramener à un simple exercice de coloriage, et c'est pour cela qu'elle est valorisée par sa notation sur cinq points. Mais cet exercice fait aussi gagner beaucoup de temps au final. Une carte bien pensée annonce généralement une bonne dissertation. Inversement, les mauvaises copies sont presque toutes appuyées sur des cartes indigentes ou médiocres. Au même titre que l'introduction, la carte est le premier contact que le correcteur a avec la copie. C'est une raison de plus pour la soigner, ce qui ne signifie pas pour autant que l'on attend du candidat de faire montre de talents exceptionnels de dessinateur. Il faut néanmoins penser à apporter son petit matériel le jour du concours (crayons de couleurs variés, feutres fins en lieu et place de gros marqueurs, etc.), afin de ne pas la réaliser avec les seuls moyens du bord. Le choix des informations à cartographier, les dynamiques qui y sont représentées (anciens et nouveaux flux, flux d'IDE, du commerce international, de migrants, etc.), la pertinence des figurés (ronds et flèches proportionnels à l'importance des phénomènes par exemple) ou encore l'ordonnancement de la légende sont décisifs. Attention, cette dernière ne doit pas dépasser une page recto. En aucun cas elle ne doit se poursuivre sur le verso de la page de légende ! Elle doit être hiérarchisée et claire.

Au même titre que la dissertation, la carte doit présenter une certaine originalité. La maîtrise de cet exercice s'acquiert par le biais d'un apprentissage spécifique, faits de tâtonnements et d'essais successifs durant les deux années de préparation. Si beaucoup de cartes restent très moyennes et peu efficaces (reprenant même les seules données statistiques des documents d'accompagnement), en laissant notamment de grands vides, certaines en revanche témoignent d'une certaine maîtrise technique et d'un excellent niveau d'analyse. Surtout, la carte doit refléter étroitement le sujet donné et ne

pas donner l'impression d'être réutilisable pour un tout autre sujet, comme en témoigne par exemple l'absence très fréquente de titre... Certaines cartes sont littéralement surchargées et illisibles. Le candidat doit donc faire des choix raisonnés et ne pas chercher à tout mettre. Par exemple, il est inutile d'y faire figurer tous les noms de pays.

En appui à la carte, il est toujours possible d'intégrer dans le corps du texte de petits graphiques (courbes, histogrammes) ou croquis de mémoire. Cette possibilité très peu utilisée est souvent utile. Son usage est néanmoins rendu difficile par le temps imparti.

Différents documents d'accompagnement sont fournis avec le sujet (chronologie, tableaux, cartes, etc.). Que faut-il en penser ? L'épreuve est fondamentalement une dissertation, avec sa carte à construire. Elle n'est certainement pas un commentaire de documents, aussi pertinents soient-ils. Ces derniers, comme cela est bien précisé chaque année sous le libellé du sujet, ne sont là qu'en « accompagnement ». Ils confortent utilement le sujet posé, provoquent des associations d'idées, ouvrent des pistes à creuser. Ils rassurent aussi le candidat qui peut se faire une représentation plus claire de ce que l'on attend de lui. Mais attention : ces documents n'ont pas vocation à cerner le sujet dans sa totalité, à l'enfermer dans des limites étroites.

Ces documents font l'objet d'un choix mûrement réfléchi. Les candidats peuvent y glaner ici et là des informations utiles pour leur dissertation : un élément de chronologie, un chiffre, un fait, etc. C'est comme cela qu'il faut les voir et les exploiter. En revanche, des candidats en panne d'inspiration - voire « à sec » - y puisent toute leur argumentation, généralement dans une mauvaise paraphrase. Aussi sont-ils durement sanctionnés par les correcteurs. Rappelons que ces derniers valorisent par leur notation tout ce qui vient enrichir une copie, dans le choix des exemples, des échelles d'analyse, des chiffres appris et judicieusement restitués, sans oublier l'actualité du moment qui a aussi sa place (mais avec parcimonie). Autrement dit, plus le candidat exploitera intelligemment sa culture générale, plus il saura se démarquer par l'originalité et la pertinence de sa démarche et plus il aura de chance de réussir sa copie. Bref, il est très fréquent de constater que les meilleures copies n'ont pas vraiment besoin de faire référence à ces documents d'accompagnement (même si ceux-ci ont été utiles à l'élaboration de leur pensée).